

Il avait trouvé le poison qui ne tuait pas brutalement, mais engendrait la maladie infailliblement mortelle.

Le comte de Bussièrès était atteint d'une affection du cœur ; son ami le docteur l'avait à différentes reprises et sur sa demande, longuement et consciencieusement ausculté.

Il avait reconnu une de ces maladies cardiaques avec lesquelles on vit longtemps, à moins d'une complication grave.

Dans les conditions où se trouvait M. de Bussièrès, rien n'eût été plus facile à Appyani que de provoquer chez le malade une terminaison fatale et rapide.

Le docteur, pour la réalisation du plan diabolique qu'il avait combiné, devait agir avec patience et laisser vivre le condamné encore un certain temps.

Maintenant que l'état de Mme de Bussièrès venait compliquer la situation, Appyani dut faire taire en lui le désir d'en finir promptement.

Désormais, il allait donc calculer d'une façon très précise la marche de la maladie engendrée par le poison et suivre froidement les progrès du mal auquel devait succomber l'infortuné comte de Bussièrès.

Pendant plusieurs jours, les mariés voulurent profiter de l'arrivée leur ami pour accomplir des excursions projetées et qu'on avait remises, afin d'avoir le plaisir de les faire en compagnie du docteur.

Au surplus, la comtesse ne souffrait plus des indispositions pour lesquelles Appyani avait dû lui conseiller le repos.

Donc on était en promenade tout le jour et Charlotte était de toutes les parties qui se renouvelèrent pendant la première quinzaine qui suivit l'arrivée d'Appyani.

Le comte paraissait être revenu à un état de santé tout à fait satisfaisant.

On eût dit que le bonheur qu'il avait éprouvé à la perspective de la paternité l'avait régénéré.

Sur son visage naguère encore empreint d'une expression de souffrance, on pouvait à présent lire toutes les félicités de l'âme.

Il cherchait, disons-le, à faire partager à la comtesse les douces satisfactions qui emplissaient son cœur. Il lui parlait de l'avenir qui se préparait pour eux, et où l'enfant qui allait naître serait le lien qui les unirait, toujours de plus en plus étroitement, l'un à l'autre.

Toutes ces protestations d'un amour qu'elle ne pouvait partager, étaient pour la jeune femme autant de motifs à ces douloureuses rêveries dont avait parlé la gouvernante interrogée par Appyani.

Et de même qu'il avait constaté la joie délirante du mari, de même le docteur Appyani devinait ce qui se passait dans le cœur de l'épouse.

Sa jalousie, alimentée par la certitude que Charlotte ne l'avait pas trompé en parlant de l'amour sans cesse persistant de la femme martyre pour l'absent, sa jalousie le maintenait dans la terrible résolution qu'il avait prise.

Il avait prémédité le crime : il s'agissait à présent de l'accomplir.

Une fois rentré dans sa chambre, il s'occupait à faire macérer, pendant la nuit, les plantes nécessaires à la composition du breuvage pernicieux.

Et pendant que le travail s'opérait, il consultait le manuscrit que lui avait donné le vieillard, afin de ne rien changer à la formule du terrible poison.

Quant il eut obtenu le résultat voulu, il jugea prudent de l'expérimenter afin de s'assurer de son efficacité.

Car il avait combiné le breuvage de façon à empoisonner peu à peu le sang du comte et à déterminer une de ces maladies dont l'issue est fatale.

L'expérience reconnue indispensable, le docteur Appyani se demanda comment s'y prendrait.

C'est alors que lui vint l'idée de se servir de Charlotte, pour cette besogne qu'il ne voulait faire lui-même.

Il avait la certitude que, cette fois encore, la fille de l'Arabe obéirait à la suggestion qu'il lui imposerait ; mais il réservait de se servir de sa puissance dominatrice sur le "sujet" asservi à sa volonté, quand il voudrait l'utiliser pour la perpétration du crime.

Pour l'instant, il lui suffirait, pour l'expérience préparatoire qu'il voulait faire, de recourir simplement à la sollicitude dont la gouvernante entourait les époux de Bussièrès.

Or il savait que Charlotte avait l'habitude de préparer, chaque soir, une infusion de feuilles d'oranger sauvage pour la comtesse, afin de faciliter le sommeil lent à venir et à le prolonger ininterrompu, jusqu'au matin.

Il avait approuvé cette médication de "bonne femme", un jour que Mme de Bussièrès, après une excellente nuit, remerciait la gouvernante de lui avoir procuré un sommeil aussi paisible.

Il conseilla à son ami de Bussièrès de prendre, lui aussi, une infusion semblable, que Charlotte devait préparer en même temps que celle destinée à la comtesse.

Puis il assista, un soir, à cette préparation et, usant de sa puissance magnétique, il força la gouvernante, rendue inconsciente, de sortir de la chambre où ils se trouvaient.

Il ne prit que le temps nécessaire pour verser dans le verre destiné au comte quelques gouttes du breuvage qu'il avait préparé et rappela Charlotte.

Celle-ci agit selon la volonté d'Appyani, sans se douter qu'il venait de lui faire faire le premier pas dans la voie du crime.

L'expérience réussit à l'entière satisfaction du docteur.

Le comte s'était réveillé avec une légère sensation de vertige et, pendant toute la matinée, sous l'influence d'une agitation fébrile, il se montra d'une gaieté bizarre, qui se traduisait par des rires nerveux...

L'expérience était faite.

Le résultat attendu s'était produit.

Il ne restait plus qu'à suivre, à pas mesurés et lents, cette voie fatale au bout de laquelle se trouveraient l'affaissement physique et moral, le dépérissement et la mort !

Désormais les jours du comte de Bussièrès étaient comptés.

Chaque soir, le docteur versait dans un petit flacon les gouttes de poison, et au moment où Charlotte devait s'introduire dans la chambre de M. de Bussièrès, il s'emparait d'elle par la puissance magnétique et par sa volonté l'attirait dans sa chambre.

Après lui avoir remis le flacon, il l'accompagnait, — la tenant toujours sous sa domination, — jusqu'à ce que, par la porte entr'ouverte, il l'eût vue exécuter les ordres qu'il lui avait communiqués par la pensée.

La gouvernante s'approchait doucement du lit et, après s'être assurée que le comte dormait profondément, elle versait le contenu du flacon dans la potion, puis elle retournait auprès d'Appyani pour le lui rendre.

Alors le docteur la débarrassait du fluide magnétique.

Il pouvait voir ensuite la gouvernante, revenue à son état normal, réveiller le dormeur avec précaution, lui présenter la potion et insister pour qu'il l'avalât jusqu'à la dernière goutte.

Le même manège se renouvelait toutes les nuits.

Et chaque jour, ainsi, le docteur pouvait suivre l'effet du poison sur le malheureux qu'il assassinait lentement, froidement, sans pitié ni miséricorde.

Le comte s'affaiblissait visiblement.

Néanmoins il avait, jusque-là, voulu lutter contre les défaillances physiques.

Malgré les instances de sa femme, il s'obstinait à se tenir levé pendant le jour, à prendre ses repas à table et même à faire quelques pas de promenade, pour "boire du soleil", comme il disait avec un pâle sourire.

Mais il semblait malheureusement trop certain que le moment n'était pas éloigné où il lui faudrait garder le lit.

La comtesse s'effrayait de ces symptômes ; elle se hasarda, timidement, à demander au docteur s'il ne pensait pas qu'il serait prudent d'appeler quelque médecin en consultation.

Loin de se montrer blessé dans son amour-propre, Appyani se hâta d'approuver ce désir.

Mais comme il avait besoin de quelques jours pour donner au poison dont il avait saturé le malade, le temps de disparaître sans laisser de traces, il objecta que les médecins italiens, ses compatriotes, lui inspiraient peu de confiance.

À Paris, au contraire, on trouverait les princes de la science médicale qui sauraient mieux que lui, peut-être, découvrir la cause mystérieuse du mal qui menaçait de tuer le cher malade.

Le voyage, il est vrai, était long et pénible ; mais, ajoutait Appyani :

— J'affirme que le comte ne court aucun danger immédiat ; et je pense très fermement que nous pourrons bientôt nous occuper des préparatifs du départ.

CHAPITRE. IV — RETOUR A PARIS

Il fut donc décidé qu'on se mettrait en route dès que le comte serait tout à fait en état de supporter le voyage, sans de trop grandes fatigues.

Le docteur, qui menait toute cette combinaison avec une précision mathématique, pouvait à son gré, avancer ou retarder ce départ.

S'il avait conseillé jusque-là de prolonger le séjour en Italie, c'était, ainsi que nous l'avons dit, pour compléter entièrement son œuvre criminelle et pour en faire disparaître les preuves.

L'affection cardiaque du comte de Bussièrès était devenue, grâce aux coupables manœuvres de son bourreau, incurable et mortelle.

(A suivre.)